

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les lettres de François Guizot et de Dorothée de Benckendorf, princesse de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[123. Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **123. Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Discours du for intérieur](#), [Femme \(mariage\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

### **Présentation**

Date1838-09-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe ne sais ce que je vous dirai aujourd'hui.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°160/190-191

### **Information générales**

LangueFrançais

Cote

- 377, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/434-440

Nature du document Lettre autographe  
Support copie numérisée de microfilm  
Etat général du document Bon  
Localisation du document Archives Nationales (Paris)  
Transcription  
N°123. Vendredi 7 sept. 6 h. 1/2

Je ne sais ce que je vous dirai aujourd'hui. Mon premier mouvement dure toujours. Je vous aime de cette affection qui domine tout, qui suffit à tout, qui promet immensément et donne toujours plus qu'elle ne promet, qui ne supprime pas toutes les épreuves ne guérit. pas toutes les plaies ; mais qui se mêle à toutes, pénètre jusqu'au fond, et répand sur toutes un baume qui les rend toutes supportables. Voilà comment je vous aime. Et je vois à la fois deux choses ; l'une, que mon affection ne peut pas pour vous tout ce quelle croit pouvoir ; l'autre que vous ne savez pas y croire. Vous êtes malheureuse et injuste. Je ne me suis point mépris sur vous. Vous êtes tout ce que j'ai cru tout ce que je crois toujours. Aujourd'hui comme il y a un an c'est mon plaisir, mon ravissant plaisir de penser à tout ce que vous êtes, à l'élévation de votre caractère, à la profondeur de votre âme, à l'agrément supérieur de votre esprit, au charme de votre société. Rien de tout cela, n'a changé n'a pâti pour moi depuis le premier jour. Bien au contraire : j'ai eu des doutes que je n'ai plus ; j'ai cru à des lacunes que n'existent pas. Mais je me suis trompé sur les limites du possible. J'ai cru que, malgré l'incomplet de notre relation, malgré la cruauté de votre mal, même sans pouvoir vous donner toute ma vie, je ranimerais, je remplirais la vôtre.

Vous m'aviez inspiré avant le 15 juin un intérêt momentané mais au moment sérieux et profond. Depuis le 15 juin, ma pensée et mon cœur ne vous ont pas quittée une minute. Vous êtes entrée et entrée avec un charme infini, dans les derniers replis de mon âme. Vous m'avez convenu, vous m'avez plu dans tout ce que j'ai en moi de plus intime, de plus exigeant, de plus insatiable. Je vous l'ai montré comme cela se peut montrer toujours bien au dessous de ce qui est, mais enfin, je vous l'ai montré. Et en vous le montrant, à vos émotions, à vos regards, à vos paroles en vous voyant renaître, et revivre, et déployer devant ma tendresse votre belle nature ranimée, je me suis flatté que je vous rendrais, et qu'à mon tour je recevrais de vous, non pas tout le bonheur, mais un bonheur encore immense, un bonheur capable de suffire à des âmes éprouvées par la vie, et qui pourtant n'ont pas succombé à ses épreuves, qui portent la marque la marque douloureuse des coups qu'elles ont reçus, et pourtant savent encore sentir et goûter avec transport les grandes, les vraies joies. Voilà ce que j'ai cru, ce que je me suis promis. Je n'ai pas de désirs médiocres. Je n'accueille que les hautes. espérances. Je sais me passer de ce qui me manque, mais non me contenter au dessous de mon ambition. Et dans notre relation, de vous à moi mon ambition a été, est infiniment plus grande que dans tous les autres intérêts où peut se répandre ma vie. Je ne saurais la réduire. Je ne regrette pas d'être ainsi. Et d'ailleurs cela est. Je puis me gouverner, non me changer.

Comment l'idée que je voudrais vous envoyer à Baden pour me débarrasser de vous, pour ne plus porter le poids de vos faiblesses et de vos peines a-t-elle pu vous entrer dans l'âme ? Je crois vous l'avoir déjà dit ; vous avez certainement passé votre vie avec des cœurs bien secs et bien légers. Vous ne pouvez parvenir à croire à une vraie affection. Vous retombez sans cesse dans vos souvenirs de la froideur et de l'égoïsme humain. C'est encore pour moi un mécompte. Je m'étais flatté qu'en dépit de votre expérience je vous rendrais une confiance, qui est dans votre nature,

que je vous ferais trouver en moi ce que vous n'aviez rencontré nulle part qu'en vous-même. Je suis bien orgueilleux, n'est-ce pas ? Mon orgueil n'a rien qui puisse vous blesser. Que me dites-vous que votre esprit est bien soumis à mon esprit ? Est-ce votre soumission que je veux ? Je méprise la soumission, je méprise toute marque, tout acte d'infériorité. Je ne me plais que dans l'égalité. Je veux une nature égale comme une affection égale. Je veux vivre de niveau et en pleine liberté avec ce que j'aime. Je veux sentir à la fois son indépendance, et son union avec moi, sa dignité et son abandon. C'est à cause de vous seule, c'est en désespoir de moi sur vous et pour vous, que je vous ai conseillé d'aller à Baden ; croyant deux choses ; l'une que si je suis pour vous ce que je veux être, vous sauriez bien revenir en France, l'autre que, si je ne suis pas cela, il vous importe par dessus tout d'arranger votre vie avec ceux qui en disposent matériellement. Dites-moi que j'ai eu tort, et n'allez pas à Baden. Vous ne m'aurez jamais fait un plus immense plaisir.

9 h. 1/2

Oui, vous êtes bien douce ; mais cela ne me suffit pas. Adieu pourtant. Et adieu comme toujours. G.

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 7 septembre 1838

Heure6 h 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 123. Val-Richer, Vendredi 7 septembre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1838-09-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 02/12/2022 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1508>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 29/11/2022

---

119

Je ne sais ce que je vous disais  
aujourd'hui. Mon premier mouvement dura toujours. Je vous  
aime de cette affection qui domine tout, qui suffit à tout,  
qui promet immensement et donne toujours plus qu'elle ne  
promet, qui ne supprime pas toutes les épreuves, ne guérit  
pas toutes les plaies, mais qui se mêle à toutes, pénètre  
jusqu'au fond, et répand sur toutes un baume qui les rend  
toutes supportables. Voilà comment je vous aime. Et je  
veux à la fois deux choses: l'une, que mon affection ne peut  
pas pour vous tout ce qu'elle croit pouvoir; l'autre, que  
vous ne soyez pas y croire. Vous êtes malheureux et  
injuste.

Je ne me suis point mépris sur vous. Vous êtes tout ce  
que j'ai cru, tout ce que je crois toujours. Aujourd'hui comme  
il y a un <sup>an</sup> intérêt mon plaisir, mon désir, aux plaisirs des  
pauvres à tout ce que vous êtes, à l'élévation de votre  
caractère, à la profondeur de votre am<sup>r</sup>, à l'agrément  
supérieur de votre esprit, au charme de votre société. Rien  
de tout cela n'a changé, n'a pâli pour moi depuis les  
premiers jours. Rien au contraire: j'ai eu des doutes que  
je n'ai plus; j'ai cru à des lacunes qui n'existent pas.  
Mais je me suis trompé sur les limites du possible. J'ai

Or, que, malgré l'incomplète de notre relation, malgré la cruauté  
de votre mal, même sans pouvoir vous donner toute ma vie,  
je ranimerois, je remplirois la vôtre. Vous m'avez inspiré,  
avant le 15 Juin, un intérêt momentané, mais, au moment,  
sérieux et profond. Depuis le 15 Juin, ma pensée & mon  
cœur ne vous ont pas quittés une minute. Vous êtes entrée,  
et entrée avec un charme infini, dans les derniers replis  
de mon âme. Vous m'avez convenu, vous m'avez plu dans  
tout ce que j'ai en moi de plus intime, de plus exigeant,  
de plus insatiable. Je vous l'ai montré comme cela se  
peut montrer, toujours bien au dessous de ce qui est, mais  
enfin je vous l'ai montré. Et en vous le montrant, à  
vos émotions, à vos regards, à vos paroles, en vous voyant  
renaître, et revivre, et déployer, devant ma tendresse, votre  
belle nature ravivée, je me suis flatté que je vous  
verrois, et qu'à mon tour je recurois de vous, non pas  
tout le bonheur, mais un bonheur encore immense, un  
bonheur capable de suffire à des âmes éprouvées par la  
vie et qui pourtant n'ont pas succombé à ses épreuves,  
qui portent la marque, la marque douloureuse des  
coups, qu'elles ont reçus, et pourtant savent encore sentir  
et goûter avec transports les grandes, les vrais joies.

Voilà ce que j'ai cru, ce que je me suis promis. Je  
n'ai pas de desirs médiocres. Je n'accueille que les hautes

espéran  
me cont  
relation  
plus je  
répond  
par de  
non me  
pour me  
vous fait  
l'âme  
passé  
ne pour  
retombe  
l'égalité  
mélanc  
une co  
bonheur  
qu'en v  
exiguit  
que 42  
somm  
népri  
plai  
une af

espérances. Je sais me passer de ce qui me manque, mais non  
me contenter au dessous de mon ambition. Et dans notre  
relation, de vous à moi mon ambition a été, est infiniment  
plus grande que dans tous les autres intérêts où jeus de  
répondre ma vie. Je ne saurois la réduire. Je ne regrette  
pas d'être ainsi. Et d'ailleurs cela est. Je puis me gouverner,  
non me changer.

Comment l'idée que je voudrois vous envoyer à Baden  
pour me débarrasser de vous pour ne plus porter le poids de  
vos faiblesses et de vos peines, a-t-elle pu vous entrer dans  
l'âme? Je crois vous l'avoir déjà dit: vous avez certainement  
pour votre vie avec des cœurs bien sers et bien légers. Vous  
ne pouvez parvenir à croire à une vraie affection. Vous  
retombez sans cesse dans vos souvenirs de la froideur et de  
l'égoïsme humain. C'est encore pour moi un mécompte. Je  
méritois flatter qu'en dépit de votre expérience je vous rendrois  
toute confiance qui est dans votre nature, que je vous serois  
trouver en moi ce que vous n'avez rencontré nulle part  
qu'en vous-même. Je suis bien orgueilleux, n'est-ce pas? Non  
orgueil n'a rien qui puisse vous blesser. Que me dites-vous  
que votre esprit est bien soumis à mon esprit? Est-ce votre  
soumission que je veux? Je méprise la soumission; je  
méprise toute marque, tout acte d'infériorité. Je ne me  
plais que dans l'égalité. Je veux une nature égale comme  
une affection égale. Je veux vivre de niveau et en pleine

liberté avec ce que j'aime. Je veux sentir à la fois son indépendance et son union avec moi, sa dignité et son abandon.

C'est à cause de vous seule, c'est en désespoir de moi sur vous et pour vous, que je vous ai conseillé d'aller à Baden; croyant deux choses; l'une, que si je suis pour vous ce que je veux être, vous sauriez bien revenir en France; l'autre, que, si je ne suis pas cela, il vous importe par dessus tout d'arranger votre vie avec ceux qui en disposent matériellement.

Dites-moi que j'ai eu tort, et n'allez pas à Baden. Vous ne m'aurez jamais fait un plus immense plaisir.

J. L. G.

Bien, vous êtes bien douce; mais cela ne me suffit pas. Adieu pourtant. Et adieu comme toujours.



aujourd'hui  
 d'immense  
 qui je  
 premier  
 par  
 jusqu'à  
 toutes  
 Veis  
 plus  
 vous  
 injus  
 que  
 il y  
 pleure  
 l'acte  
 Super  
 Le  
 premier  
 je  
 Gna